Écriture électronico-numérique et enjeux cognitifs

Jean-Pierre Fewou Ngouloure

RÉSUMÉ: :
Comment et jusqu'à quelle(s) proportion(s) l'usage des outils électroniques et des interfaces numériques affecte les pratiques de la langue et la communication de masse ? De l'écriture d'un texto ou d'un tweet au post d'un message sur un espace de discussion en ligne, il s'opère en effet tout un ensemble de rituels qui, sans être forcément révolutionnaires, n'en sont pas moins le vecteur de néographies qui accréditent l'idée d'un véritable cyberlangage qui participe de « l'écriture augmentée », selon une expression consacrée. En nous fondant sur certaines études de référence au sujet de l'évolution des pratiques langagières d'une manière générale, et sur des commentaires d'actualités postés par des internautes dans les espaces de discussion en ligne, nous montrons toutes les influences que ces objets connectés ont sur les formes scripturales.

ABSTRACT:
How and until which proportion (s) the use of electronic tools and digital interfaces affects the practices of the language and the mass communication? From the writing of a text or a tweet to the post of a message on an online discussion space, it indeed takes place a whole set of rites which, while not necessarily revolutionary, are not less the vector of neowritten forms that support the idea of a true cyberlanguage involved in the " increased writing ", according to a time-honored expression. Basing ourselves on some reference studies about the evolution of language practices in general, and on news commentary posted by Internet users in the spaces of online discussion, we show all the influences that these connected objects have on the scriptural forms.

MOTS CLES : écriture, internet, SMS, commentaires d'actualités, pragmatique, outils et interfaces numériques

KEYWORDS: writing, internet, SMS, news commentary, pragmatics, tools and digital interfaces

Introduction

Internet : un atout ou un handicap pour la maîtrise de l'écriture? Voilà une question qui divise passablement depuis longtemps les esprits, tant il est difficile de la trancher sans prendre le risque de céder à la subjectivité et à la passion. À l'évidence, pour tenter de mieux cerner tous les enjeux de la problématique générale de cette étude, il s'agit de se demander d'emblée ce qu'étaient les pratiques scripturales avant l'avènement d'Internet. Autrement dit, cela consiste à savoir si les individus avaient une meilleure maîtrise de la langue avant qu'Internet ne devienne un outil de communication incontournable. Par ailleurs, l'objectif est de définir exactement les critères et les outils de mesure sur lesquels on pourrait s'appuyer pour affirmer que la langue se porte mieux ou pas avec Internet. C'est donc en regard de ces interrogations que nous comptons apporter notre modeste contribution à ce grand débat de société, dont la page est loin d'être tournée, tant la question divise par son caractère polémique. Si notre réflexion se focalisera prioritairement sur les aspects linguistiques des occurrences répertoriées, nous verrons qu'en réalité, c'est davantage sur un plan pragmatique que nous expliquerons mieux en quoi Internet influence singulièrement les pratiques scripturales.

1. De quoi est-il question ?

Depuis l'avènement d'Internet, des voix s'élèvent de plus en plus pour faire l'apologie ou la critique de ce moyen de communication moderne, dans l'acquisition des savoirs et des connaissances. Le débat concerne aussi la langue et c'est l'objet de la présente étude. Si cette problématique est devenue un sujet de préoccupation majeure pour les chercheurs, il est aussi question pour certains d'en faire un problème générationnel. En ce sens, il n'est pas souvent rare qu'Internet soit au centre des conflits entre *jeunes* et *vieux*, ceux-ci regrettant par exemple *l'âge d'or* où l'apprentissage de la langue française se faisait via des outils traditionnels fiables comme Le Bon usage, Bescherelle, Larousse, etc., contrairement à l'époque actuelle où le *copier-coller*, les correcteurs orthographiques et autres didacticiels font désormais le travail à la place de la nouvelle génération *informatique*. Fairon et Klein (2010 : 117) expliquent par exemple, pour justifier cette petite querelle entre *anciens* et *modernes*, que […] les « réactions très polémiques aux Rectifications

proposées en 1990 attestaient cette conception, tendant à faire croire que l'on allait couper les lecteurs du contact direct avec les grands auteurs classiques. » Aussi, les SMS[1] sont souvent mis en cause par les parents ou les enseignants comme étant l'une des causes majeures qui résultent des difficultés rencontrées en orthographe par les élèves.

Toutefois, il apparaît que de bonnes questions ne sont pas toujours posées pour tenter de mieux saisir les tenants et les aboutissants de ce qui fonde le caractère positif ou négatif d'Internet, dans la pratique de la langue. Un constat qu'on peut établir, au vu de ce qui précède, c'est que parfois la question est traitée de façon partiale ou partielle, et généralement sans prise en compte du contexte où l'on inscrit sa démarche analytique ou critique. Comme l'estime Anis (2006), il est rare par exemple qu'une personne qui a l'habitude d'écrire dans le langage SMS utilise la même façon d'écrire, dans la rédaction d'une lettre de motivation, en vue d'une embauche. Dès lors, toute tentative qui ferait l'impasse de délimiter clairement l'objet, le cadre de réflexion et le champ de recherche n'aurait sans doute aucune validité scientifique, ni aucune objectivité, car Internet ne saurait être tenu exclusivement pour responsable, que ce soit en termes d'amélioration ou de dérives langagières. C'est pourquoi les conclusions que nous entendons tirer de la présente réflexion n'auront de pertinence que par rapport à notre corpus, la méthodologie privilégiée et le cadre de référence retenu.

2. Choix du corpus

Les pratiques scripturales sur Internet peuvent aussi bien concerner la rédaction d'un courriel, d'un article en ligne, l'alimentation d'une page personnelle ou d'un blog, la participation à une discussion en ligne dans les forums, les médias et réseaux socionumériques, etc. Il serait ainsi erroné de notre point de vue de considérer qu'une problématique touchant aux usages de l'écriture via ces espaces numériques soit posée en des termes identiques ou similaires. En effet, on ne saurait écrire de la même façon quand on est sur Twitter, réseau sur lequel on est tenu de limiter ses écrits à 140 caractères, que dans un blog, où l'on peut user en toute liberté des mots, sans restriction au sujet de leur volume. De même, on peut observer que certains programmes permettent de produire des textes de façon automatique, en lieu et place des utilisateurs, ce que Kaplan (2014) considère comme une forme de *capitalisme linguistique*. Il explique ainsi comment Google a engrangé en 2012 plus de 50 milliards de dollars de profit, avec des *mots* comme seul outil

[1] Short Message Service.

d'investissement. Cette médiation textuelle via les algorithmes illustre cependant la grande difficulté à mieux évaluer le niveau réel d'un internaute, quand on sait qu'il lui suffit parfois d'appuyer simplement sur une touche de téléphone ou d'ordinateur pour voir défiler une série de mots qu'il peut ensuite sélectionner à souhait, sans avoir à fournir le moindre effort. C'est donc avec raison qu'il parle d'intelligence *collective*. Il fait à ce titre la distinction entre *ressources linguistiques primaires*, qui sont le fait des humains, et *ressources linguistiques secondaires*, produites au moyen des algorithmes. Précisons aussi que l'écriture via le numérique est souvent spontanée que réfléchie, (Cusin-Berche 1999), ce qui peut fausser les données du problème.

C'est tout cet ensemble de considérations qui expliquent justement notre le choix de diversifier notre corpus pour mieux expliquer la complexité de la problématique privilégiée. En dehors de quelques tweets que nous avons sélectionnés, nos autres exemples concernent les posts des internautes dans les forums de discussion en ligne ou à travers les espaces d'échanges dédiés, dans les plateformes numériques. Nous avons jugé qu'il était peu judicieux de fonder notre analyse sur un corpus homogène et uniforme, tant la question principale est difficile à traiter. De notre point de vue, il est ardu, en effet, d'engager cette discussion sans tenir compte de certaines réalités qui ne dépendent pas toujours des usagers d'Internet. Par exemple, l'écriture à travers le réseau Twitter ne touche pas que les aspects orthographiques, mais également grammaticaux et morpho-syntaxiques, du fait de la limitation du nombre de caractères qui peuvent pousser à supprimer des propositions entières ou à commettre des fautes d'accord ou de conjugaison. Dès lors, si nous insistons sur le terme « orthographe », c'est dans son sens le plus large possible ; elle signifie en fait pour nous, faute de mieux, « écriture », « textualisation ».

Par ailleurs, relevons que le corpus choisi peut poser de grosses difficultés pratiques, en ce sens que les écrits des internautes peuvent faire l'objet de modification ou de correction, *a postériori*. Ainsi, il n'est pas rare qu'un internaute décide de retirer un message préalablement posté, ou d'en écrire un nouveau, tout simplement parce qu'il s'est rendu compte qu'il a mal orthographié un mot. Ce cas de figure montre la difficulté de trancher facilement quant au rôle d'Internet, dans la bonne ou la mauvaise pratique d'une langue donnée. Dès lors, il se peut que les occurrences que nous avons préalablement retenues aient subi des variations, après les avoir sélectionnées : nos observations n'ont du coup de réelle validité que par rapport à l'espace-temps où elles ont été aspirées des sites qui constituent notre corpus.

Dans le cas de figure que nous venons de relever, il peut également arriver que l'internaute en question, bien que se rendant compte plus tard d'avoir par exemple commis une faute de langue dans son post, la laisse sciemment en l'état, ce qui pourrait être considéré à tort par un observateur externe comme étant une illustration

du manque de maîtrise sa maîtrise de la part de l'auteur du message. Il faut pareillement mentionner dans la même logique des envois par erreur, c'est-à-dire des situations où un internaute envoie par accident son post, alors qu'il prévoyait de le relire avant de le mettre en ligne.

Enfin, pour sélectionner nos occurrences, nous avons décidé de nous limiter à celles qui étaient plus représentatives, par rapport à notre problématique centrale. En dehors de Twitter dont le choix des exemples a été dicté par des considérations plus objectives, (en raison des artefacts techniques qu'il subsume : c'est-à-dire sa forte propension au principe d'affordance[2]), nos autres illustrations se fondent davantage sur des critères plus subjectifs et aléatoires (réactions des internautes dans les plateformes de discussion en ligne, plateformes qui se comptent bien évidement par milliers). Pour entrer véritablement dans le vif du sujet, commençons par faire le point sur quelques recherches empiriques sur l'écriture via les appareils électroniques.

3. Les SMS, une menace pour l'orthographe des adolescents ?

Il est pratiquement impossible d'aborder la question centrale qui nous intéresse sans faire écho à l'étude, dont nous reprenons textuellement la thématique générale, publiée le 18 mars 2014 par des chercheurs du Centre de Recherche sur la Cognition et l'Apprentissage (CNRS/Université de Poitiers/Université François-Rabelais Tours). Elle a été réalisée en collaboration avec des chercheurs de l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense et de l'Université Toulouse II – Le Mirail, et a porté sur 4524 SMS produits par 19 jeunes adolescents français, âgés de douze ans. De cette étude, il ressort selon les auteurs, que la pratique des SMS ou textos n'a pas d'influence sur l'orthographe des collégiens, c'est leur niveau en orthographe qui détermine le type de fautes présentes dans les SMS[3]. Aussi, il apparaît que d'autres études réalisées pratiquement à la même période pour la langue anglaise et finlandaise ont également démontré qu'il n'existe pas de lien entre le niveau en orthographe des élèves de 9 à 12 ans et le nombre de fautes dans les SMS. Mieux,

[2]Capacité qu'ont certains systèmes, produits et machines à suggérer leur propre utilisation.

[3]Cette étude, réalisée par Bernicot, J., Goumi, A. & Bert-Erboul, A. Volckaert-Legrier, O., et publiée en 2014 dans *Journal of Computer Assisted Learning*, a pour titre : How do skilled and less-skilled spellers write text messages? A longitudinal study of sixth and seventh graders. Journal of Computer. Comme le précisent les auteurs, la densité de « textismes » se définit par le nombre de changements dans la forme orthographique d'un mot par rapport à l'écrit traditionnel, divisé par le nombre total de mots du SMS.

Selon les chercheurs, ils pourraient même être utilisés comme support d'apprentissage scolaire, idée d'ailleurs soutenue par l'UNESCO en 2010.

Si ces conclusions respectent globalement le cadre scientifique, en termes d'exigence méthodologique, elles sont à prendre avec une certaine distance. D'une part, si l'étude a été menée au niveau national, le nombre de participants, 19 jeunes au total, paraît insignifiant, même si près de 4524 SMS produits par ces jeunes ont été passés au peigne fin. D'autre part, si les jeunes, comme l'analysent les auteurs, font la part des choses quand ils rédigent des textos et quand ils font des rédactions scolaires, il est impossible dire si dans les prochaines années ou les prochaines décennies, ils ne vont pas finir par être influencés par « la dictature du langage SMS », ce qui aurait manifestement une incidence négative sur leurs écrits académiques. De même, dans les SMS étudiés, les auteurs ont relevé que la moyenne de 52% de mots contenaient des *textismes*, tandis que 48% de termes étaient écrits selon les règles traditionnelles. Or, on ne saurait considérer cela comme sans danger pour la pratique de la bonne orthographe ; voir l'exemple ci-après, cité par Bernicot, qui apparaît comme un véritable terreau de « l'écriture phonétique » :



Source 1 : http://www2.cnrs.fr/presse/communique/3475.htm

Au niveau international, il existe d'autres études de grande ampleur quant à l'impact des SMS sur des pratiques orthographiques, avec prise en compte des corpus plus larges. Fairon, Klein et Paumier (2006) se sont par exemple basés sur un corpus initial de 75 000 sms pour sélectionner finalement 30 000 messages selon un protocole précis respectant des règles liées à l'anonymisation, la collecte de données, la transcription et au cadre juridique. L'une des conclusions à laquelle ils aboutissent est de réfuter l'idée d'un *style de langage*, pour privilégier davantage celle d'un *style d'écriture*, parlant des SMS. Il s'agit en réalité de montrer que malgré la phonétisation des caractères, les rébus et de nombreuses formes de réductions graphiques qui affectent les sphères lexicale, syntaxique et morphosyntaxique des SMS, l'on ne saurait parler de phénomène communicationnel entièrement à part. Cela s'explique par les différentes variations observées d'un message à l'autre, qui sont parfois le fait d'un même locuteur. Du coup, seule semble l'emporter l'hypothèse d'une simple recherche de fantaisie et d'une expression des libertés individuelles. Voici à titre d'illustration des variantes de la forme soirée dans les formes observées par les auteurs dans une autre étude :

> « Merci. Bisous, bonne *soirée*...
> Bonne *swarée* et a+??? Bisouxx
> Bizzøux bone *soiré*. » (Fairon, Paumier 2007 : 1)

Les SMS ne sont donc pas selon eux un facteur handicapant dans l'apprentissage de la langue. Ils ne sont pas non plus une forme déstructurée de la langue. Certains auraient même de grandes caractéristiques littéraires, du point de vue morpho-syntaxique.

D'après ces auteurs les particularités des textos se situent ailleurs, comme des réponses en rafale, qui constituent l'un des traits saisissants : « Je regarde la TV. Je veux bien ton massage [...] les magasins de Bruxelles. Ça a l'air d'aller toi? C'est turquoise je faisais dodo à demain Élo va prendre du chocolat à plus. » (Idem, 7).

Sous un autre angle encore, Fairon, Paumier et Klein (2010 : 120) citent des études comme celle qui a été faite à l'université de Coventry par Macedo-Rouet, qui tendent à démontrer que des enfants qui useraient de beaucoup de SMS basés sur la phonétisation seraient plus performants en orthographe.

Bref, la rédaction des SMS implique de nombreux enjeux d'ordre structurel, ergonomique, temporel, voire économique, qui sont loin d'être anodins :

> « Comme on le sait, précisent les auteurs suscités, ces messages sont généralement courts (au-delà de 160 caractères, le message est expédié en plusieurs tranches et donc facturé plus cher), encodés à l'aide d'un clavier difficilement

maniable (les lettres sont disposées sur plus ou moins 9 touches, en fonction des téléphones), parfois rédigés précipitamment entre deux autres activités, voire en même temps. Pour ces raisons, mais aussi pour le plaisir du jeu avec la langue ou encore pour répondre à des besoins expressifs, des habitudes de rédaction particulières sont dans certains cas adoptées par les utilisateurs. » (*Idem*).

Cougnon et François (2001) pensent même que la question peut prendre une tournure culturelle. Pour appuyer cette hypothèse, ils prennent le cas des utilisateurs de SMS du Québec et de la Réunion, dont les messages sont généralement plus courts en moyenne et davantage abrégés, car les individus de cette région du monde n'useraient pas des SMS pour les mêmes fonctions que les utilisateurs belges, qui font usage des textos pour échanger une quantité d'informations plus grande :

« Même si des corpus de grande ampleur dont nous faisons écho sont plus convaincants, en termes d'objectivité scientifique, des problèmes demeurent quant à leur exploitation. Il s'agit entre autres des […] difficultés techniques que constituent sa composition, ses particularités internes (taille des textes, nombre des auteurs, problème de la variété des formes, difficulté du dénombrement) ainsi que des difficultés d'exploitation d'un texte parfois "illisible" ». (Fairon et Paumier 2007 : 5).

Par ailleurs, l'exploitation des corpus volumineux pose également un autre type de difficultés méthodologiques. Leur dépouillement manuel étant parfois difficilement réalisable, il est souvent nécessaire de faire usage des logiciels et autres supports informatiques pour procéder à leur analyse. Or, la transcription de certains SMS, envisagée dans une perspective automatique, n'est pas une solution aisée. De nombreux cas d'économie de lettres, de variations orthographiques, de segmentations absentes ou abusives entre les mots peuvent générer d'énormes problèmes de transcription. De ce point de vue, sauf un travail manuel peut être plus crédible. Un dernier facteur important pouvant avoir une incidence sur de grands corpus est lié à la notion même de représentativité. Cougnon et François (2001) montrent par exemple dans le cadre du projet *sms4science* que certains participants étaient à l'origine d'un très grand nombre de messages qui constituait le corpus étudié, tandis que d'autres pouvaient n'avoir envoyé qu'un seul message. Un même phénomène pouvait ainsi paraître récurrent, alors qu'il se trouvait en réalité être le fait d'un seul locuteur. Il était alors important de bien distinguer le niveau auquel l'analyse de tels exemplaires s'appliquait : cela pouvait être celui des locuteurs, des messages ou des phénomènes linguistiques.

4. Conclusion d'une autre étude du Ministère de l'éducation (France)

Selon une étude menée par le Ministère de l'éducation en France[4], sur la thématique : « Lire, écrire, compter : les performances des élèves de CM2 à vingt ans d'intervalle 1987-2007 », et rendue publique dans Les Notes d'information - D.E.P.P - N°08.38, en décembre 2008, les performances des élèves de CM2 en lecture, calcul et orthographe auraient baissé de manière significative entre l'intervalle indiquée, avec toutefois des résultats contrastés selon les domaines et les périodes. Cette étude précise en outre qu'en orthographe, sur une même dictée proposée, le nombre d'erreurs, essentiellement grammaticales, aurait augmenté significativement entre 1987 et 2007, passant de 10,7 en 1987 à 14,7 en 2007. La question qui se pose du coup est de savoir si l'on peut imputer seulement à Internet cette baisse de niveau et sur la base de quels arguments probants.

Si cette ultime étude laisse supposer en filigrane qu'Internet y est pour quelque chose dans la baisse du niveau des élèves en question, rien ne permet de le dire avec certitude, puisque les autres compétences clés (la lecture ou encore le calcul) sont aussi affectées par cette régression de niveau. Nous estimons cependant qu'avec l'avènement d'Internet, les utilisateurs des nouvelles technologies ont souvent tendance à céder à la facilité, en commettant parfois consciemment et délibérément des erreurs d'orthographe, quand ils font des saisies sur ordinateur, comptant sur le fait qu'elles seront détectées par des logiciels de correction, prévus à cet effet. Aussi, la prolifération des jeux divers, vidéos en l'occurrence, pourrait avoir une incidence négative sur la concentration des jeunes, voire des adultes, tout en stimulant leur imagination et leur esprit de créativité par ailleurs.

Anis (2006) évoque d'autres raisons non moins pertinentes, qui vont dans le même sens. La plupart des mots écrits via Internet sont en effet bruts, autrement dit sans relecture. De même, ils sont souvent produits dans un contexte familier, ludique, affectif et socialisant, ce qui induit des relâchements, stimulés par le fait que ces échanges se jouent entre communautés qui partagent des codes communs.

Des différentes conclusions auxquelles conduisent les études présentées, il apparaît finalement que la problématique de la pratique de la langue sur Internet via les réseaux et médias socionumériques met en lumière la divergence des approches et le vrai rôle des nouvelles technologies numériques. C'est pourquoi dans le titre de notre article, nous évoquons la question en termes d'enjeux cognitifs car on ne saurait la traiter y apporter des réponses dans une perspective globale, mais par une

---

[4] Les résultats de cette étude sont disponibles sur le site du ministère : http://www.education.gouv.fr/cid23433/lire-ecrire-compter-les-performances-des-eleves-de-cm2-a-vingt-ans-d-intervalle-1987-2007.html

partition selon le cadre et les perspectives de recherche, les options méthodologiques, le corpus d'études, etc.

Catach (1989) revient amplement dans une autre perspective sur des cas variations orthographiques individuelles chez des auteurs et personnages connus du 17ème siècle (Madame de Sévigné, Mme de Montespan), du 18e siècle (le Maréchal de Saxe), preuve que la sphère numérique n'a pas le monopole matière de mutation scripturale. Parlant des effets positifs des textos, Fairon et Klein (2010 : 118) citent pour leur part le rapport d'un comité d'experts québécois sur l'apprentissage de l'écriture, présidé par Ouellon et dont voici la teneur :

« Le Comité recommande que le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport entreprenne une recherche visant à explorer de quelle façon pourrait être exploité le goût des jeunes pour une écriture spontanée dans le but de développer leur compétence à l'écrit. Une telle recherche devrait viser la conception d'approches pédagogiques innovatrices. »

La même idée est accréditée en Belgique par le Conseil de la langue française et de la politique linguistique, comme le relèvent encore Fairon et Klein :

« Les jeunes écrivent trop peu. Or, l'expression écrite favorise l'esprit critique, la conceptualisation, l'argumentation et la créativité verbale. L'intégration des nouvelles technologies dans le quotidien des plus jeunes est une réalité. Des analyses des modes d'expression développés par les enfants et les adolescents dans les nouveaux moyens de communication seront développées afin d'en tirer les conséquences pédagogiques en matière d'apprentissage. » (*Idem* : 118).

En somme, il est difficile de savoir où positionner exactement le curseur, quand il s'agit de déterminer en quoi Internet constitue une chance ou un frein à la maîtrise de la langue. Toutefois, dans la partie qui va suivre, nous tenterons de montrer que les outils et les interfaces numériques participent bel et bien à l'évolution des pratiques scripturales.

5. L'orthographe et le numérique

Les néographies, c'est-à-dire toutes les graphies qui s'écartent de la norme orthographique, ne portent souvent, comme l'estime Anis, que sur des fragments d'énoncés et ne se constituent pas en système. Il considère justement qu'un texte long écrit en langage SMS serait à l'évidence illisible, car il ne permettrait plus la

lecture visuelle mais exigerait d'être déchiffré à haute voix. Il affirme donc à ce propos :

« Aucun des procédés utilisés n'est nouveau, on les trouve dans les abréviations scolaires, les jeux de lettres (entre autres les rébus), la littérature (Queneau et les autres), la chanson (Lnaho de Polnareff, par exemple). On peut d'ailleurs considérer qu'il s'agit de compléments à l'écriture latine alphabétique qui évoquent les logographies, les syllabaires, les alphabets consonantiques. Néanmoins, la combinaison, dans le cadre d'un nouveau mode de communication, de ces procédés pour produire des messages brefs et expressifs, est originale. » (Anis 2006 : 10)

C'est également le point de vue de Gadet (2008 : 134), qui observe que des phénomènes comme les abréviations (pcq, parce que, dsl, désolé) étaient déjà présents dans les formes d'écriture rapide (prises de notes).

Pour aller dans le même sens, et en restant dans un registre strictement linguistique, il est délicat d'admettre l'idée selon laquelle Internet a eu la vocation de changer de façon radicale la pratique de l'orthographe par les usagers numériques. En revanche, du point de vue pragmatique, notons que les outils et interfaces technologiques y jouent un rôle non négligeable.

5.1. Exemples de quelques néographies orthographiques

Nous partons effectivement de l'hypothèse directrice qu'il existe, pour parodier un titre de Dejond (2006), une « cyberorthographe », autrement dit une pratique scripturale propre à l'univers numérique. Les conditions matérielles dans lesquelles sont produits ces écrits modèlent donc fortement les formes orthographiques sur Internet. Selon nous, nous situons la pragmatique dans le prolongement des travaux de Paveau (2013) qui l'associe à une forme de *technologie discursive*, parlant de la communication numérique en général. En fait, il ne s'agit pas ici de poser la question en termes de performativité du langage, mais du point de vue de la performativité des interfaces et outils informatiques dans la génération de la langue. Ainsi posée, l'orientation pragmatique de notre réflexion permet de mieux défendre l'idée selon laquelle l'écriture numérique est plus contrainte par les artefacts techniques et technologiques que par les compétences linguistiques intrinsèques des utilisateurs du web. Il est donc impossible à notre sens de porter un vrai jugement sur le niveau réel des internautes sans se référer chaque fois au contexte dans lequel s'inscrit leur production langagière. En clair, si par la *plume*, on peut encore prouver sa bonne maîtrise de la langue, il est de plus en plus difficile de faire valoir ses

compétences linguistiques en ayant recours au *clavier*. Cela dit, pour mieux expliciter notre démarche pragmatique, nous nous proposons d'en dégager quelques traits et motifs spécifiques.[5]

L'un des problèmes lancinants qui relève de la pratique de la langue sur Internet touche à la crise de l'accentuation. Si cette situation n'est pas exclusive à la sphère numérique, elle est souvent amplifiée et récurrente dans les espaces de discussion en ligne. Plusieurs raisons peuvent expliquer ce phénomène, comme le fait d'écrire sur un clavier différent de celui à partir duquel on a l'habitude de travailler (exemple d'un internaute habitué à utiliser le clavier Azerty et qui se retrouve en train de faire usage du clavier Qwerty. De même, au vu de la vitesse à laquelle certains internautes écrivent leur message, ils ne s'embarrassent pas forcément d'accentuer leur mot, question de gagner du temps et de faire vite, surtout lorsqu'il s'agit du chat, qui n'est pas loin d'un échange synchrone. Cette illustration d'un internaute intervenant sur le site Cameroun-info.net montre bien la difficulté à déchiffrer certains mots non accentués par les internautes :

« Cher monsieur ou etiez-vous lorsque pendant des annees cette grande ordure intellectuelle au tres %%% du 5e.element ? »

Source 2 : http://cameroon-info.net/reactions/@,61515,7,cameroun-usa-video-patrice-nouma-apporte-les-preuves-de-detournements-et-de-blan.html

Le mot année est écrit *annees*, qui donne phonétiquement le son /anə/, ce qui peut prêter à confusion. En effet ce terme non accentué fait penser au mot *âne*, très loin du champ lexical de la temporalité, en lien avec l'idée exposée par l'internaute. C'est pareil avec l'expression « non seulement a moi », qui peut fausser complètement le sens de la phrase, puisqu'on a dans cet exemple un *verbe* en lieu et place d'une *préposition*.

Par ailleurs, l'on note des pratiques orthographiques qui ne sont en fait ni des néologismes ni des barbarismes. C'est le cas de la formule : *%%%*, généralement

[5]Dans une démarche linguistique, Anis (2006) a répertorié de nombreux exemples de ces néographies : c'est le cas de réductions graphiques : « Kel » pour « quel » ; de substitution : « biz » pour « bises » ; de réduction avec compactage : « jsuis » pour « je suis », ou variante phonique : « kikoo » pour « coucou » ; de l'écrasement phonétique : « chais » pour « sais » ; de squelette consonantique : « vs » pour « vous » ; de syllabogramme et rébus à transfert : « 2m1 » pour « demain » ; des étirements graphiques : « t'aiiiiiiiiiime» pour « t'aime », etc.

utilisée par les internautes pour exprimer du mépris envers une personne ou une situation donnée.

D'un autre point de vue, les internautes ont également tendance à mélanger des lettres, des chiffres, des symboles et des émoticônes dans un même mot. Parfois il va s'agir des mots étranges qui ne sauraient être considérés comme des néologismes ou de simples barbarismes. On peut voir ce phénomène dans cette nouvelle illustration :

« Mais, mais, mais, mais... C'est bien madame la ministre ! Il faut sabrer le campagne, elle a #$%$t un truc normal qui va dans le bon sens..... AH, non #$%$ #$%$ou.... J'en reviens pas ! »

Source 3 : https://fr.news.yahoo.com/el%C3%A8ve-suspendue-jupe-najat-vallaud-074958393.html

En fait, il est clair que l'internaute use en toute liberté d'une graphie incompréhensible ; il est absolument difficile de savoir de quoi il s'agit exactement, d'un point de vue sémantique. De nombreux cas similaires des mots créés de toute pièce par les internautes sont légions sur Internet, et sont souvent le fruit d'un trait d'imagination spontanée, en rapport plus ou moins direct avec un buzz du moment.

5.2. Les problèmes liés à l'environnement et à l'ergonomie scripturaux

La plupart des néographies ayant déjà été largement étudiées et commentées par Anis (2007), d'un point de vue linguistique, nous n'avons pas beaucoup insisté sur ces points très bien développés par l'auteur. Nous continuons de mettre l'accent sur les aspects pragmatiques, qui subsument l'environnement technique et technologique dans lequel ces interactions discursives sont produites. Paveau situe effectivement l'approche pragmatique dans la perspective d'une sorte de *réalité augmentée*, favorisée par les interfaces et les outils numériques. En ce sens, l'ordinateur servirait de médiateur dans la dynamisation des néographies, ce qui permet alors à l'analyste de se focaliser plus sur le *système* que sur les énoncés et les acteurs qui les produisent.

D'entrée de jeu, les fautes de langue observées peuvent être liées à un possible dysfonctionnement ou à une pression moins forte de la touche de la barre d'espace :

« gars vos commentaires n ont plus rien a voir avec l'article. Pour ce genre de discussion appelez vous, textez vous, facebookez vous, voyez vous, twittez vous HI5-vez vous…. »

Source 4 : http://cameroon-info.net/reactions/@,61515,7,cameroun-usa-video-patrice-nouma-apporte-les-preuves-de-detournements-et-de-blan.html

Il est ainsi difficile d'imaginer que l'internaute qui a posté ce message ne sait pas qu'il y a une apostrophe qui sépare *n* et *ont*, tout comme *l* et *article*. Il est évident que s'il utilisait la plume au lieu du clavier, il aurait sans aucun doute respecté les règles orthographiques en la matière.

Plus frappante encore, la confusion de la bonne touche provoque souvent des fautes un peu cocasses, comme c'est le cas avec le terme toruvent, qui apparaît désormais comme un substantif, alors qu'en réalité l'internaute voulait écrire trouvent :

« Turin a la portee de l'etranger ou Description des Palais, Edifices et Monumens de Science et D'art Qui se toruvent dans cette Ville et ses environs, avec indication de ses agrandissemens et embellissemens et de tout ce qui interesse la curiosite de Voyageurs
PAROLETTI, Modesto »

Source 5 : http://www.iberlibro.com/buscar-libro/titulo/turin-a-la-portee-de-l%27etranger-ou-description-des-palais-edifices-et-monumens-de-science-et-d%27art-qui-se-toruvent-dans-cette-ville-et-ses-environs-avec-indication-de-ses-agrandissemens-et-embellissemens-et-de-tout-ce-qui-interesse-la-curiosite-de/

Il faut aussi ajouter un problème souvent rencontré par des individus qui ne sont pas habitués à travailler sur écran et qui est lié à l'ergonomie visuelle (écrire désormais avec des yeux orientés vers l'horizontal vs écrire avec les yeux fixés perpendiculairement sur la feuille). C'est ainsi que d'expérience, il est d'une certaine manière facile de détecter plus facilement des fautes commises lors d'une saisie lorsque la correction finale se fait sur un texte imprimé.

S'agissant des cas des SMS, pour revenir à Fairon et Paumier (2007 : 7), leur longueur ne se compte pas, selon eux, qu'en nombre de caractères, mais également en nombre de touches pressées. Ainsi, des problèmes de langue observés sont souvent liés au fait que des individus se refusent parfois à rechercher la bonne lettre en appuyant de façon insistance sur les touches appropriées. C'est pourquoi ils font

souvent le choix de *wa* à la place de *oi*, expliquent-ils, comme dans *pourkwa*, car s'il faut presser 2 touches pour *wa*, il faut en presser 6 pour obtenir *oi*.

Parfois, ce problème devient tout simplement gênant, lorsque deux mots, qui sont censés être autonomes, se trouvent accolés, comme s'ils formaient une seule et même entité, ce qui peut avoir des conséquences évidentes, sur le sens. On pourrait ainsi croire que *ayezle* de l'exemple ci-après est un terme autonome alors qu'il s'agit tout simplement d'un problème lié à l'environnement technique d'écriture :

« AYEZLE COURAGE ET DONNEZ NOUS JUSTIFICATIONS »

Source 6 : http://forum.oujdacity.net/zaouia-boutchichia-a-madagh-fete-de-la-bourgoisie-t2411-90.html

Bien plus, des mots sont souvent mal orthographiés en raison des contraintes techniques liées à l'espace. C'est le cas avec le réseau Twitter où l'on est tenu d'aller à l'essentiel, et cela ne peut qu'avoir une incidence sur l'orthographe :



Source 7 : https://twitter.com/fredfunradio

Nul doute que si celui qui a twitté ce message avait plus d'espace d'écriture, il aurait sans doute écrit *je vous*. D'ailleurs, il arrive même des situations où ces réductions graphiques sont décidées *a postériori*, par exemple quand l'envoi d'un tweet est impossible, du fait du dépassement du nombre de caractères autorisés. L'occurrence ci-dessous relève également de la logique défendue. On peut justement se rendre compte que cet internaute utilise un style simplifié, avec l'absence d'une syntaxe élaborée, selon les règles de l'art :



Source 8 : https://twitter.com/mdelormeau

Bref, nous confirmons que les outils et les interfaces numériques influencent bel et bien les pratiques scripturales. Certes certaines erreurs qu'on peut constater peuvent être considérées comme des faits volontaires, de la part des internautes, mais cela ne nous empêche pas de penser qu'il existe par exemple un langage SMS, dynamisé par les outils et les interfaces technologiques. Il n'est donc pas erroné selon nous d'imaginer qu'il s'agit d'une nouvelle façon d'écrire qui participerait d'une dynamisation de la langue, dans une logique propre à l'environnement informatique.

Pour conclure

Dans l'une des questions que nous avons posée au cours de cette étude, nous avons cherché à savoir ce qu'étaient les pratiques de la langue avant l'avènement

d'Internet. Nous pouvons dire qu'elles répondaient davantage aux normes traditionnelles et à une volonté d'écrire selon les règles du purisme, avec comme support des dictionnaires de référence (Le Petit Robert, Le Bon usage, Grevisse, Larousse, etc.). Cependant, si l'on peut admettre *a priori* que les gens semblaient écrire mieux avant, rien ne permet d'imaginer qu'ils le font mieux encore aujourd'hui ou si leur niveau de langue a régressé. Il faut ajouter que l'idée d'une orthographe aux formes stabilisées et intangibles, même lorsqu'on se réfère aux époques les plus anciennes, semble contestable :

« Un [….] grand cliché, affirment Fairon et Klein, tendrait à faire croire que l'orthographe a connu une grande stabilité à travers le temps, alors qu'en fait elle n'a cessé de se transformer au gré des réformes. Contrairement à la langue qui a évolué de façon continue et souvent inconsciente pour ses locuteurs depuis ses premières traces au 9e siècle, l'écrit a subi pas mal d'interventions volontaires allant des habitudes des copistes du Moyen âge, en passant par les premières réformes du 16e siècle dues au développement de l'imprimerie, sans oublier l'instauration de l'enseignement obligatoire, à la fin du 19e siècle, sacralisant l'orthographe ». (Fairon et Klein 2010 : 116).

Au-delà de toute querelle d'époque, il y a surtout lieu de souligner que la langue évolue, et que la plupart des ouvrages de référence n'ont pas encore mis totalement en application certaines réformes comme celles portant sur la régularisation du pluriel des mots composés, la francisation des mots d'emprunt, la suppression de l'accent circonflexe sur le *i*, etc. Jejcic (2006) regrette bien cette situation plutôt embarrassante, qui touche même Le Robert, pourtant réputé pour son histoire et son aura :

« [Il existe un] manque d'harmonie entre les différents dictionnaires Le Robert pour ce qui concerne la question de l'orthographe et des rectifications. Il est regrettable que la nouvelle mise à jour du Grand Robert n'ait pas fait l'objet d'une actualisation sur cette question et que les rectifications émergentes dans l'usage soient niées et présentées dans la préface, abusivement comme un échec. » (Jejcic 2006 : 131).

Du coup, comment continuer de croire, au vu de ce qui précède, qu'Internet pourrait être la seule source possible des maux dont souffrirait la langue aujourd'hui, parlant de celles et ceux qui le vouent aux gémonies? Certes, nous avons essayé de montrer comment les outils et les interfaces technologiques faussaient quelque fois les graphies, tout comme nous avons émis l'hypothèse que l'écriture d'une manière générale semblait menacée à l'ère du numérique, mais rien

ne permet de considérer cette menace comme totalement vraie et irréversible, ce qui exige de notre part prudence et circonspection sur le rôle d'Internet dans la préservation et/ou la régression de la bonne écriture. L'approche diachronique de notre réflexion a d'ailleurs permis d'observer le manque de consensus, par rapport à la question principale. Ajoutons que la finalité de notre étude n'était pas d'apporter des réponses traanchées, mais de poser de vraies questions, pour une problématique qui était loin d'être facile à appréhender. C'est cette posture assumée qui a constitué le fil conducteur de nos choix méthodologiques, heuristiques et épistémologiques.

Somme toute, en termes d'enjeux cognitifs, l'écriture à l'ère du numérique nous situe plus au cœur de la complexité des situations et des pratiques. L'intérêt de notre étude a ainsi consisté à démontrer qu'il n'était sans doute plus possible, à l'ère du multimédia et des objets connectés en tout genre, de ne tenir compte que de l'individu, comme durant la période précédant l'avènement d'Internet, dans toute dynamique d'appropriation et d'expression scripturales ; la machine, ses programmes et algorithmes participent désormais, et de mieux en mieux, au processus de génération des faits linguistiques, au point de vouloir se substituer, bon gré mal gré à l'humain.

Bibliographie

Sites web

https://fr.yahoo.com/
https://twitter.com/
http://www.cameroon-info.net/
http://www.iberlibro.com/

http://forum.oujdacity.net/

Ouvrages et articles

Anis, J., *Texte et ordinateur. L'écriture réinventée ?* De Boeck Université, Bruxelles, 1998.

Anis, J., (dir.), *Parlez- vous texto* ? Paris : Le Cherche midi, 2001.

Anis, J., *Communication électronique scripturale et formes langagières*, Actes des Quatrièmes Rencontres Réseaux Humains / Réseaux Technologiques, Poitiers, 31 mai et 1er juin 2002, *Documents, Actes et Rapports pour l'Education*, CNDP, 2003, p. 57-70.

Anis, J., "Neography – Unconventional Spelling in French SMS Text Messages", in Danet, B., Herring, S. (eds.). *The Multilingual Internet – Language, Culture and Communication Online*, New York, Oxford University Press : 2007, p. 87-115.

Bernicot, J., Goumi, A., Bert-Erboul., A. & Volckaert-Legrier, O., "How do skilled and less-skilled spellers write text messages? A longitudinal study of sixth and seventh graders", *Journal of Computer Assisted Learning*, 2014.

Biedermann-Pasques, L., Jejcic, F. (edi.), *Les rectifications orthographiques de 1990. Analyses des pratiques réelles*, Cahiers de l'observatoire des pratiques linguistiques No 1, Orléans, Presses Universitaires d'Orléans, 2006.

Catach, N., *Les délires de l'orthographe en forme de dictioNaire*, Paris, Pion, 1989.

Cougnon, L. A., Gudrun, L., *C'est écrire comme je parle. Une étude comparatiste des variétés du français dans l'écrit sms*, Actes du Congrès annuel de L'AFLS, Oxford, 3-5 septembre 2008, Bern, Peter Lang : 2008, p. 39-57.

Cougnon, L. A., François, T., « Étudier l'écrit SMS. Un objectif du projet sms4science », in Stähli, A., Dürscheid, C., Beguelin, M-J. (eds.), *La communication par SMS en Suisse. Usages et variétés linguistiques*. Linguistik Online,Themenheft, 2011.

Cusin-Berche, F., « Courriel et genres discursifs », in J. Anis (éd.), *Internet, communication et langue française,* Paris, Hermès, 1999, p. 31-54.

David, J., Gonçalves, H., *L'écriture électronique, une menace pour la maîtrise de la langue* ? *Le français aujourd'hui*, 156 : 2007, p. 39-47.

Dejond, A., *Cyberlangage*, Bruxelles, Racine Lannoo, 2006.

Didier, J.-J., Hambursin, O., Moreau, P. & Seron, M. (dir)., *Le français m'a tuer*, Actes du colloque *L'orthographe à l'épreuve du supérieur*, Louvain- la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2006.

Eloy, J-M. (edi.), *La qualité de la langue ? Le cas du français*, Paris, Champollion, 1995.

Fairon, C., Klein, J.R., Paumier, S., *Le langage SMS. Étude d'un corpus informatisé à partir de l'enquête « Faites don de vos SMS à la science »*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2006.

Fairon, C., Paumier, S., *Un corpus de SMS est-il un corpus comme les autres* ?, Actes colloque *Lexique et grammaire*. En ligne : http://infolingu.univ-mlv.fr/Colloques/Bonifacio/proceedings/fairon.pdf. Article consulté le 08/01/2015.

Fairon, C., Klein, J.R. 2010 : Les écritures et graphies inventives des SMS face aux graphies normées, *Le Français aujourd'hui*, n° 170, 2010, p. 113-122.

Fewou Ngouloure, J.P., *L'expérience multimédia. De l'imaginaire global aux formes signifiantes*, Paris, 2013, l'Harmattan.

Gadet, F., *La variation sociale en français*, Paris, Ophrys, 2003.

Gadet, F., L'oral et l'écrit dans les changements technologiques et idéologiques, in Galazzi, E. & Molinari, C. (dir.), *Les français en émergence*. Bern, Peter Lang, 2008.

Gerbault, J. (éd.), *La langue du cyberespace : de la diversité aux normes*. Paris, l'Harmattan, 2007.

Jejcic, F., Les rectifications de l'orthographe française en contraste avec les usages graphiques d'internet ; recherches sur le web, *Liaisons-Heso/Airoe* 34-35, 2002, p. 139-150.

Jejcic, F., « Du Grand Robert au Robert Junior, une politique orthographique » ?, in Biedermann-Pasques L., Jejcic F. (edi.), *Les rectifications orthographiques de 1990. Analyses des pratiques réelles*, Cahiers de l'observatoire des pratiques linguistiques No 1, Orléans, Presses Universitaires d'Orléans, 2006, p. 119-141.

Kaplan, F., « Linguistic Capitalism and Algorithmic Mediation », *Representations* 127 (1), 2014, p. 57–63

Ledegen, G., *Le bon français, les étudiants et la norme linguistique*, Paris, l'Harmattan, 2000.

Lienard, F., *SMS : une menace pour le français*, *Cerveau & Psycho*, n°12, 2005, p. 28-31.

Lienard, F., Analyse linguistique et sociopragmatique de l'écriture électronique. Le cas du SMS tchaté, in Gerbault, J. (éd.), *La langue du cyberespace : de la diversité aux normes*, Paris, l'Harmattan, 2007, p. 265-278.

Lienard, F., Zlitni, S. (dir.), *La communication électronique : enjeux de langues,* actes du Colloque international du Havre, Grenoble, Lambert-Lucas, 2011.

Lucci,V., Millet, A. (éd.), *L'orthographe de tous les jours, enquête sur les pratiques orthographiques du français*, Paris, Champion, 1994.

Martin, M., *Le langage sur internet, un savoir-faire ancien numérisé*, Paris, l'Harmattan, 2007.

Paveau, A.-M., « Genre de discours et technologie discursive. Tweet, twittécriture et twittérature », in : Abladi, D. (ed.), *Pratiques No 157-158*, *Théories et pratiques des genres*, Metz, 2013, p. 7-30.

Stark, E., *La morphosyntaxe dans les SMS suisses francophones : Le marquage de l'accord sujet–verbe conjugué*, *Linguistik online 48*, 4/2011. En ligne : http://www.linguistik-online.com/48_11/stark.html. Article consulté le 08/01/2015.